ajouta en me regardant : « D'ailleurs, vous savez, mon petit Labarthe, tant que vous aurez cet air bon petit jeune homme, qu'est-ce que vous voulez f... dans la presse? »

Je m'inclinai sous la mauvaise humeur du patron. Qu'aurait-il dit s'il avait su que je l'avais là, dans ma poche, son interview, et là, dans ma tête, une anecdote, de quoi griffonner la plus jolie chroniquette à clef? Et il n'a eu ni l'interview, ni la chronique. Depuis, j'ai fait mon chemin dans cette presse où je devais échouer. J'ai perdu mon air bon petit jeune homme. Je gagne les trente mille francs par an, — et au delà. Hé bien! je n'ai jamais eu, à publier le plus fructueux, le plus retentissant article, le même plaisir qu'à glisser dans mon tiroir, pour ne jamais les en retirer, les feuillets racontant ma visite à Nemours. Je pense souvent que je n'ai pas servi les Lettres comme je voulais, puisque, à travers mon immense besogne, je n'ai pas écrit un livre. Et pourtant, quand je me rappelle l'irrésistible mouvement de respect qui m'a empêché de commettre vis-à-vis d'un Maître aimé une profitable mais infâme indiscrétion, je me dis : « Si tu n'as pas servi les Lettres, tu ne les as pas trahies. » Et voilà pourquoi, maintenant que Fauchery n'est plus de ce monde, j'ai cru pouvoir raconter ma « première enquête ». — Il n'y en a pas dont je sois plus fier.

Paris. Novembre 1896.

IV

L'Adversaire

JAGELLONICA ALTOMANA
B. A. R. P.

L'Adversaire

J'ai eu vingt fois la tentation de raconter dans toute sa vérité semi-fantastique un drame singulier auquel je fus mêlé, voici quelque temps déjà. Vingt fois ce caractère de fantastique d'une part, de l'autre le manque d'harmonie entre ces événements et le cadre où ils se sont déroulés, m'ont fait hésiter devant ce récit. Puis différentes confidences et la lecture des ouvrages de quelques psychologues modernes, notamment celle des *Annales des sciences psychiques*, m'ont amené à croire qu'un certain ordre de phénomènes, qualifiés de merveilleux, est plutôt assez fréquent. J'ai pensé que plusieurs lecteurs, loin de s'étonner des portions demeurées pour moi mystérieuses dans cette aventure, y reconnaîtraient une analogie avec quelque souvenir personnel. Quant à ceux pour qui le dernier mot de tout mystère est le hasard, peut-être accepteront-ils l'étrangeté de cette histoire, grâce à l'exotisme même du décor et en

faveur de quelques traits de mœurs notés d'après nature? D'ailleurs, si exceptionnels que soient les faits que je vais rappeler, ils n'excluent pas cette explication sommaire : la simple coïncidence, et pourquoi n'avouerais-je pas que j'y incline moi-même le plus souvent?...

I

Au printemps de l'année 189., je voyageais en Orient. J'étais venu par petites étapes de Beyrouth à Tyr et à Saint-Jean-d'Acre, puis au Carmel et à Jérusalem, passant les journées à cheval et les nuits sous la tente, dans des conditions d'existence très primitives, mais très saines. Jamais assurément mon système nerveux ne fut moins préparé aux impressions morbides. En outre les circonstances où commença ce que j'appelais tout à l'heure un drame, d'un terme solennel et pourtant justifié, n'étaient pas de celles qui disposent l'esprit à des imaginations fantastiques. Rien de moins romanesque au contraire, et de plus naturel. Fatigué de dormir au camp, j'avais, aussitôt arrivé à la ville du Saint-Sépulcre, laissé mes hommes s'installer avec leurs chevaux près de la porte de Jaffa, et prosaïquement pris moi-même une chambre à l'hôtel dans un caravansérail monté à l'européenne par un ancien drogman de

voyageurs. A ce moment de l'année, quinze jours après les fêtes de Pâques, cet hôtel était presque vide et je dus faire connaissance avec les six personnes en compagnie desquelles je mangeais à table d'hôte. Ces mots, — n'est-il pas vrai? — s'associent mal aux visions qu'évoque le nom de Jérusalem, et les convives de ce dîner ne s'y associaient pas beaucoup mieux. C'était d'abord une vieille dame Allemande, accompagnée d'une gouvernante à peine plus jeune qu'elle; — puis un négociant Américain de cinquante ans et sa femme; — puis un commis voyageur Autrichien, représentant d'une maison de Londres, enfin un de mes compatriotes, un Français, et certes je ne me doutais guère, quand je commençai de causer avec lui, qu'il demeurerait pour toujours lié dans mon souvenir à la plus énigmatique des histoires auxquelles j'aie jamais assisté comme témoin.

Ce garçon se nommait Alfred Vincent. Il pouvait avoir trente-cinq ans. Il était assez grand, étroit d'épaules, déjà un peu chauve, et de mine chétive, avec ce je ne sais quoi d'affiné tout ensemble et de plébéien qui se rencontre si fréquemment dans la classe moyenne française. A l'oreille un peu épaisse, aux traits un peu gros dans la face massive, j'aurais deviné le paysan tout voisin, même si je n'avais pas su presque aussitôt l'origine très récente de la fortune qui permettait à ce jeune homme le loisir d'un aussi lointain voyage. Son grand-père s'était enrichi dans l'industrie des couteaux, à Thiers, d'où la famille

était originaire. Alfred avait été élevé en Auvergne jusqu'à sa douzième année. Nous eûmes tout de suite des souvenirs de jeunesse par où nous accrocher. Le père et la mere avaient eu deux enfants seulement, une fille et un fils, suivant la règle de la bourgeoisie française qui redoute le partage de la richesse acquise. La famille était venue à Paris achever l'éducation de ces deux enfants. Aujourd'hui, Alfred survivait seul, ayant perdu cette sœur et ces parents. Séparé de sa province par ses vingt années et plus de vie de Paris; séparé par sa fortune de ses cousins restés pauvres; sans occupations, faute d'avoir su choisir une carrière, il représentait le vrai type de cette *troisième génération*, si mince d'étoffe chez nous et pour tant de raisons trop profondes! Telle était du moins la personnalité démêlée par delà ses confidences après quarante-huit heures. Mais je l'avais constaté aussi, au rebours de la plupart des jeunes rentiers de cette sorte, il gardait deux qualités excellentes : il demeurait désireux de s'instruire et capable de voir par lui-même. L'hérédité du grand-père se manifestait par ce double instinct, et cette preuve d'une réelle intelligence rendait plus pitoyable l'oisiveté où ce garçon se préparait à vieillir, comme tant d'autres de sa classe. Je l'entends encore me dire dès le premier soir, à propos de la Galilée, où il avait voyagé, le célèbre livre de Renan à la main :

— « Je vous avouerai que je ne suis guère croyant. Je parcours la Palestine en curieux et

non pas en pèlerin. Mais sur un point, je trouve cette *Vie de Jésus* absolument fausse. L'auteur prétend établir une analogie entre les apôtres et les gens que vous rencontrez aujourd'hui à Naplouse, à Nazareth et à Tibériade... Moi, j'ai subi l'effet précisément contraire. Bien loin de s'animer au contact de cette population syrienne et de ces paysages, les figures de l'Evangile s'éloignent, s'évanouissent, disparaissent. Elles sont trop autres... Je comprends très mal l'immense révolution morale accomplie par les douze premiers compagnons du Christ. Mais si je me les imaginais semblables aux pêcheurs actuels du lac de Tibériade, je ne la comprendrais plus du tout... Au fond, le scepticisme de Renan était incomplet : il ne doutait pas assez de lui-même... »

Cette remarque n'est pas très originale, et si je la rapporte, c'est pour établir d'abord que ce jeune homme était préoccupé des choses de l'esprit, puis qu'il n'était nullement enclin à la superstition. Ce double trait de sa nature — en cela encore bien française, par la lucidité et par le positivisme — devait augmenter le prix de ses confidences, dans la crise particulière qui se préparait à notre insu. Durant les premiers jours qui suivirent notre rencontre, j'avoue que je souffris plutôt des portions trop froides, presques inentraînables de cette intelligence. Il ne me quittait pas plus que mon ombre, et, vraiment, dans Jérusalem qu'il faut sentir et subir avant de l'ana-

lyser, il n'était pas le camarade souhaitable. Trop d'enthousiasme est mêlé aux pierres de cette ville, trop de fièvre flotte dans son atmosphère pour qu'il soit possible de la bien voir sans un peu d'enthousiasme soi-même et un peu de fièvre. Le pouvoir d'exaltation manquait absolument à ce garçon. A causer avec lui dans certains coins de cette cité du Calvaire, je mesurais le degré auquel ces vingt années de systématique radicalisme ont déchristianisé la jeunesse française. Je me rappelle lui avoir montré ainsi devant la porte du Saint-Sépulcre le plus émouvant des emblèmes : la pierre tombale d'un croisé, un Jacques Daubigny, qui a voulu être enterré là, au seuil de ce sanctuaire, pour la libération duquel il était venu mourir si loin des siens, si loin de sa patrie. Le dessin de son corps se discerne encore sur cette dalle, et son écusson. C'est l'humble soldat tué à son poste, et comme c'est grand !

— « Ça en a l'air, » me répondit Alfred Vincent, « mais il est probable que ce digne croisé fut un affreux brigand, comme les autres. J'étais petit garçon à l'époque de la guerre. N'importe. Depuis ce temps-là, je ne crois plus aux héros. Les Bavarois ont déménagé trop de nos pendules et les mobiles trop dévalisé notre cave... »

Qu'un homme fin et cultivé, mais avec cette médiocrité d'imagination et ce terre à terre d'idées, dût soudain me donner le spectacle de violentes impressions nerveuses, je ne m'y attendais guère,

quoique cette extrême irritabilité des nerfs puisse s'associer aux pires bourgeoisismes de jugement. Les femmes de condition moyenne en sont la quotidienne preuve. J'assistai à cette déconcertante volte-face, cinq jours après notre rencontre et au moment même où je projetais de rompre ce compagnonnage, trop peu vibrant à mon gré. J'avais même commencé, en faisant à moi tout seul une excursion à Béthanie et à la grotte du *Lazare, veni foras.* Je trouvai, à mon retour, que l'hôtel s'était rempli de monde. Un débarquement de paquebot inondait Jérusalem de touristes, et au lieu de le regretter, comme il eût été naturel, je m'en réjouis. Alfred Vincent ferait de nouvelles connaissances et je serais plus indépendant.

Je repris donc avec bonne humeur ma place à la table commune où j'avais, ce soir-là, à ma droite toujours, mon compatriote, et à ma gauche un Anglais de l'espèce communicative. Elle existe aussi. Ce nouveau venu était un grand et robuste athlète de trente ans, avec une figure de dogue, mafflue, audacieuse, le nez carré, le menton ramassé, le poil très blond, presque roux, les yeux très clairs dans un teint sanguin sous le hâle. Il n'offrait, au premier regard, aucune particularité qui le distinguât des innombrables jeunes gens de sa race en train de parcourir à l'heure actuelle les diverses parties du monde, tous avec la même physiologie de gymnastes et de boxeurs, tous vêtus des mêmes costumes adaptés à chaque climat et à chaque sport, tous surnourris, sous

l'Equateur ou près du pôle, de viande rôtie, d'alcool et de champagne sec. Un détail, pourtant, était très individuel chez M. Robert Marshall, — sa voix, qu'il avait très douce, un peu voilée, presque féminine. Le contraste entre sa visible virilité d'endurance et ce timbre de voix, si délicat, si musical, devenait plus sensible quand le jeune homme parlait français, avec un léger accent étranger. Il maniait notre langue, d'ailleurs, avec une sûreté remarquable. Je m'en étonnai moins quand j'appris qu'il avait un peu de notre sang dans les veines. Sa grand'mère était de Bordeaux. Ce métissage expliquait la singulière ambiguïté de tout son être, un je ne sais quoi de complexe que l'on devinait en lui. Quoiqu'il eût ces manières ouvertes et un peu brusques qui sont volontiers celles des Anglais, on ne le sentait pas aussi simple, aussi transparent que la plupart de ses compatriotes. Il attirait et il repoussait tout ensemble, comme tous les êtres, très aimables mais trop souples, qui vous séduisent en éveillant votre défiance. C'était là une vague impression comme les rencontres de voyage en suggèrent par centaines, et elle ne se serait pas précisée jusqu'à ce degré sans la conversation que j'eus le soir même avec Alfred Vincent. J'avais observé son silence durant le dîner, et je l'avais attribué à mon abandon de l'après-midi. Une fois sorti de table, je le cherchai dans le patio où nous passions d'ordinaire une partie de la soirée à fumer le narghilé, parmi les marchands qui étalaient

des étoffes de l'Inde, des tapis d'Asie Mineure ou de Perse, et des armes de Damas. Je ne le vis point. J'eus peur de l'avoir froissé vraiment, et comme, en fait, il avait été très aimable pour moi, je crus devoir monter jusqu'à sa chambre, d'autant plus que nous avions projeté une tournée en commun au couvent de Mâr-Saba et à la mer Morte. Je lui devais de m'en dégager au moins avec un motif acceptable. Cet entretien, dont je ne pressentais pas l'étrangeté, allait au contraire me donner une raison bien inattendue de tenir à cette petite expédition.

Je trouvai mon jeune compatriote en train d'enfermer des objets dans une valise portative, comme quelqu'un qui se dispose à partir dès le lendemain matin. Il parut assez gêné de ma visite, et, devançant toutes mes questions, il me dit :

— « Vous êtes étonné de me voir occupé à ces préparatifs?... Je vous aurais prévenu tout à l'heure, si vous aviez été seul... Je me suis décidé à hâter mon retour en Europe. Je prendrai le bateau du 21, et, comme nous sommes le 16, je n'aurai que le temps de faire cette excursion à Mâr-Saba. Je n'ai pas voulu vous presser, et j'irai seul... »

Il se tut. Son embarras était si étrange, son procédé si en dehors de ses manières habituelles que je lui répondis, sans le moindre détour :

— « Nous avons eu ensemble de trop bons rapports pour que nous nous quittions sur une

équivoque... Je ne vous ai blessé en rien?... »

— « Vous? Quelle idée! » s'écriai-t-il, et son accent était sincère. « Mais c'est moi qui serais désolé si vous interprétiez de la sorte ma résolution de m'en aller... D'abord je comptais vous demander, et ce soir même, si, à la rigueur, vous ne consentiriez pas à m'accompagner. Je veux simplement que vous vous sachiez bien libre... D'ailleurs, » continua-t-il après une hésitation, « pourquoi vous cacherais-je la raison qui me fait partir ainsi?... Après tout, c'est vrai, je vous dois une explication, et cela me soulagera de vous la donner... »

Il avait marché à travers la chambre en prononçant ces mots, sans dissimuler une agitation qui trahissait un véritable combat intime. Il s'arrêta tout d'un coup en face de moi et il me dit, avec cette anxiété impérative qui se mélange aux confidences dont on a un peu honte :

— « Promettez-moi que vous ne vous moquerez pas de moi, quoi que je vous avoue, et laissez-moi vous poser d'abord deux questions?... »

— « C'est promis, » lui répondis-je, « et ne vous énervez pas au sujet de cette course à Mâr-Saba : rien ne m'empêche de me mettre en route avec vous, dès demain matin... »

Cette phrase parut le tranquilliser. Je le reconnus au ton avec lequel il me dit : « Merci. » Puis, après un silence, et avec plus d'embarras encore :

— « C'est que mes questions vous sembleront si bizarres, » reprit-il, « et moi-même, au moment de les formuler, je me fais l'effet d'un fou... Enfin, puisque vous ne vous moquerez pas... Avez-vous eu dans votre vie des pressentiments, et y croyez-vous?... »

— « Je n'en ai jamais éprouvé, » lui répondis-je, « du moins d'assez sérieux pour qu'ils comptent. Mais j'y crois dans une certaine mesure. Par exemple, je n'ai jamais eu à me louer d'avoir lutté contre une antipathie. Et pourquoi la nature n'aurait-elle pas chez nous, comme chez les animaux, un instinct qui nous mette en garde contre quelque hostilité latente? Seulement, tout cela est si vague, si confus, si indéfinissable... »

— « Donc vous ne niez pas les pressentiments? » reprit Alfred Vincent; « et les ressemblances, les admettez-vous? Je veux dire dans telle ou telle personne, que vous rencontrez pour la première fois, reconnaissez-vous telle autre personne déjà rencontrée dans d'autres circonstances, même quand ces deux personnes ne se sont, elles, jamais connues l'une l'autre et qu'elles sont absolument étrangères l'une à l'autre? Et avez-vous observé que ces ressemblances de physionomie accompagnent toujours de profondes ressemblances morales?... »

— « Vous flattez une de mes manies, » l'interrompis-je. « Mais c'est-à-dire que je suis obsédé par la vision de ces analogies-là... J'en suis persuadé : il n'y a qu'un nombre fixe et borné d'indi-

vidualités humaines, elles se reproduisent toujours les mêmes, et elles agissent toujours de même, si bien que deux êtres du même type qui ne se sont jamais vus, placés à deux extrémités du monde social, se comportent d'une manière identique dans des circonstances identiques. Au fond, chacun de nous a toujours les mêmes amis et les mêmes adversaires. Cette théorie reste assez difficile à prouver par des faits, comme toutes celles qui touchent au domaine mystérieux de la personnalité. Pour moi, elle est indiscutable... »

Alfred Vincent m'avait écouté avec une extrême attention. Son visage s'était comme éclairé à mesure que je parlais, et ce fut d'une voix tout en confiance qu'il me répondit :

— « Eh bien! c'est une de ces ressemblances qui m'a supplicié ce soir au point que je n'ai pu la supporter... Il s'agit de ce voyageur qui était assis à votre droite, avec ce visage un peu carré, ces yeux clairs, ce je ne sais quoi de félin et de câlin dans ses allures d'homme très robuste et très franc. »

— « Je vois que vous l'avez bien regardé, » fis-je.

— « Je ne l'ai pas regardé, » répliqua-t-il d'un accent étrange, « *je l'ai reconnu.* C'est le quatrième personnage de ce type — exactement de ce type, entendez-vous? — que je rencontre, et quand je vous aurai dit ce qui m'est arrivé avec les trois premiers, vous comprendrez que je n'aie pu accepter l'idée d'un rapport quelconque avec celui-ci... Vous savez combien je suis rebelle à la superstition, et pourtant, aussi vrai que vous êtes ici, je sais, *je ne peux pas ne pas savoir* que si je n'obéis pas à cet instinct, cet homme me sera funeste. Comment? En quoi? Cela, je l'ignore. Mais il me sera funeste, comme les trois autres, et *de la même manière...* »

Il avait énoncé cette peu rationnelle mais sincère conviction avec une incroyable ardeur de foi. En dépit de la curiosité qui me dominait, je ne pus m'empêcher de réfléchir à cette loi d'équilibre mental qui veut que notre âme ait toujours sa part de croyance au surnaturel. Celui-ci n'admettait pas ce surnaturel dans les choses de la religion, et il y croyait, sur un point particulier de la vie privée, d'une croyance totale, absolue, irraisonnée. Déjà il commençait son récit :

— « La première rencontre que j'ai eue avec ce type d'individus ou d'adversaires, comme vous avez dit, remonte à quinze ans déjà. J'étais au collège à Paris, et en rhétorique. J'étais interne, — une idée de mon père qui ne croyait pas aux éducations faites à la maison. — Au lendemain des vacances du jour de l'an, il nous arriva un nouveau, qui était, avec la différence d'âge, le sosie de l'Anglais de ce soir. Je ne vous dirai que son petit nom, Lucien. L'autre nom me serait, même aujourd'hui, pénible à prononcer. Oui, c'était bien le même être, exactement, complètement, avec cette même robustesse et cette câlinerie, cette coupe du visage massive et froide, ce teint sanguin avec ce

regard alangui, et la grâce en plus de l'adolescence. Je me souviens que dès son entrée dans l'étude, — il était à deux places de moi, — j'éprouvai à son égard une impression mêlée de sympathie et d'antipathie, d'attrait spontané et d'aversion. Je n'avais, jusque-là, ressenti rien d'analogue. Depuis, je me suis rendu compte de ce malaise, en le subissant à nouveau comme ce soir, et dans des conditions exactement pareilles. L'attrait l'emporta sur l'aversion, comme il l'emporterait, j'en suis sûr, malgré ce que je vous ai dit, malgré ce que je vous dis, si je revoyais trois fois votre voisin de table de tout à l'heure. Bref, je me liai avec Lucien d'une amitié plus étroite qu'avec aucun de mes autres camarades. Il exerçait sur moi une influence d'autant plus extraordinaire, que nous n'avions ni une idée ni un goût communs. Nous étions vraiment deux animaux de deux races différentes. Il était inégal et désordonné, travailleur tour à tour et paresseux, assidu et musard. J'étais, moi, la régularité même. J'adorais ma famille et il était fort mal avec la sienne. Il faut dire, à sa décharge, que sa mère s'était remariée et que son beau-père le traitait durement. J'étais l'écolier soumis et qui n'a jamais d'affaires. Il était l'écolier toujours puni qui, après huit jours, entre fatalement en guerre ouverte avec le professeur et le maître d'étude. Mais j'arrive au fait... Il y avait dans notre collège un garçon de quatorze ans qui se trouvait être le fils d'une actrice de petit théâtre, très connue dans la galan-

terie. Le proviseur ignorait-il ce détail ou bien était-il décidé à l'ignorer tant que personne n'en parlerait? Toujours est-il que des plaintes furent formulées par des parents, avertis, je ne sais trop comme. Le proviseur manda la mère dans son cabinet, et il la pria de retirer l'enfant. Cette fille répondit oui d'abord, puis, mal conseillée, elle résista. L'enfant fut congédié d'office. La mère se plaignit dans son monde. Sa plainte parvint jusqu'aux oreilles d'un célèbre chroniqueur à court d'articles. Une campagne de presse se déchaîna, pour trois jours. Vous devinez avec quel enthousiasme nous l'accueillîmes? Lucien fut des premiers à vouloir s'y associer. Il rédigea une lettre de protestation destinée aux journaux, et il me demanda de la recopier, à cause de ma belle écriture. Cette lettre courait par l'étude et se couvrait de signatures, quand un surveillant la saisit. On reconnut ma main, et on me renvoya chez mes parents... »

— « Et votre ami ne se déclara pas comme l'auteur de ce manifeste? » demandai-je.

— « Non, » répondit Alfred Vincent. « Mais rappelez-vous seulement le regard et la voix de l'Anglais de ce soir. Il arrive toujours un moment où ces dogues félins n'agissent pas droit... Et puis, Lucien avait une excuse. A la suite d'une escapade de ce genre, son beau-père eût été capable de tout contre lui, au lieu que moi, je n'avais rien à craindre : un changement de collège, et voilà tout... Enfin, il ne se dénonça pas. J'acceptai l'in-

justice, et le châtiment fut plus sévère que je ne pensais. Mon père, volontiers indulgent, s'emporta cette fois jusqu'à un véritable accès de colère, et je dus achever mon année dans un lycée de province, où je passai quatre longs mois sans sortir... Avais-je eu assez tort de ne pas céder à mon premier instinct d'aversion?... »

— « Il est indiscutable, » lui dis-je, « que vous aviez reçu là un avertissement assez singulier. Mais êtes-vous sûr de ne vous l'être pas imaginé après coup?... »

— « Très sûr que non... » répondit-il. « D'ailleurs écoutez le reste. Le temps avait marché depuis cette histoire. J'étais bachelier. J'avais fait mon volontariat. J'allais passer mon second examen de droit. J'avais complètement oublié Lucien et mes misères de collège, lorsque je rencontrai chez mon répétiteur un étudiant de mon âge, qui me saisit à première vue par cette ressemblance secrète à laquelle vous croyez, comme moi... Je ne dirai pas que c'était Lucien de quatre ans plus vieux, car il y avait entre eux quelques différences très sensibles, la taille par exemple. Le second était un peu plus petit à vingt-deux ans que le premier à dix-sept. Mais c'était *un Lucien* tout de même, et si profondément, si intimement pareil à l'autre, de physionomie, d'expression, de regard, de voix, que dès cette première rencontre, je lui demandai s'il n'était pas apparenté à mon ancien camarade. Il n'en avait jamais entendu parler. Ce qu'il y eut de plus curieux que cette

ressemblance, que cette identité entre ces deux êtres, ce fut l'identité de mes premières impressions, devant eux. Ce même mélange de sympathie et d'antipathie, d'attrait et d'aversion dont je vous ai parlé, se produisit en moi. Enfin, *j'entendis l'avertissement*, et, comme la première fois, je ne l'écoutai pas. Ce camarade était spirituel et séduisant. Je me liai avec lui, comme je m'étais lié avec l'autre. Il habitait dans sa famille, et moi, j'étais seul à Paris. Mes parents passaient avec ma sœur malade tous les hivers dans le Midi. Un beau jour, mon nouvel ami vint me prier d'un service délicat. Mais, entre jeunes gens, vous savez, on a de ces complaisances. Il avait besoin de recevoir des lettres qui ne lui fussent pas adressées chez son père, et, pour des motifs sur lesquels il me supplia de ne pas l'interroger, il désirait que la suscription de ces lettres portât mon nom. Un cachet particulier me permettrait de les reconnaître. Je consentis... Je vous saute les péripéties de la plus banale aventure. Il s'agissait d'une femme, comme vous pensez, et mariée à un ami d'un frère de mon ami. Le mari surprit une de ces lettres. Sans doute elle ne contenait aucun nom propre qui précisât la vérité. Il accourut chez moi, hors de lui. Il m'outragea d'une manière cruelle. Regardez... Voici le résultat... » Et, défaisant un peu sa cravate et le plastron de sa chemise, il me montra une cicatrice à la hauteur du sein gauche. « Un mauvais coup reçu en pleine poitrine dans le plus inique des duels! »

— « Et vous n'avez pas demandé d'explication à cet autre faux ami? »

— « Je ne l'ai jamais revu, » répondit-il. « Pendant que je me battais avec le mari, il se cachait en Italie, où la femme alla le rejoindre... C'était dans l'ordre. Son type voulait qu'il me trahît à un moment donné. Mais voici la chose étrange, incroyable. Cette seconde expérience n'acheva pas de me prémunir à jamais contre les hommes de cette espèce. Car j'en ai rencontré un troisième, il y a deux ans. J'ai été averti de nouveau. Je n'ai pas écouté le pressentiment. Ce fut pire. Vous m'épargnerez de vous dire le détail... Nous fréquentions tous deux dans une maison où j'aimais une jeune fille. Je l'avais présenté. Il est son mari aujourd'hui. C'était son droit. Il a su se faire aimer, n'en parlons plus. Cette troisième épreuve est un peu la cause que je vous ai connu, car c'est depuis lors que j'ai pris le goût du voyage... Seulement, je me suis bien persuadé qu'il y a, de par le monde, une race d'hommes avec qui je ne dois jamais, jamais être en rapport, sous peine d'en être aussitôt puni et du châtiment le plus cruel. Même après ce que vous m'avez dit sur les pressentiments et les ressemblances, vous ne me trouverez pas raisonnable, mais cette conviction est si arrêtée, chez moi, je l'estime si justifiée, que je préférerais voyager seul là-bas, aux montagnes de Moab et parmi les bandits qui les habitent, plutôt que d'aller, avec ce voyageur anglais, de l'hôtel au Saint-Sépulcre. Et voilà

d'où vient cette brusque résolution de départ, » conclut-il en me tendant la main : « Je vous remercie de ne pas me la faire regretter, en me continuant votre compagnie... »

II

Je suis bien sûr d'avoir transcrit cette conversation presque à la lettre, car je la notai pour sa singularité, le soir même, sur mon journal de route. Et je me rends trop compte, à distance, qu'elle semble en effet avoir été tenue par un homme peu raisonnable, et écoutée de même. Cette impression est rétrospective. Sur le moment, l'intensité de certitude empreinte dans ce discours l'emporta en moi sur toute ironie. Et pourquoi ne pas l'avouer? L'anomalie psychologique dont mon jeune compatriote m'avait fait la confidence, évidemment sincère, surexcitait en moi l'observateur, au point que je donnai sans aucun regret à mon drogman Joseph les ordres de départ pour le lendemain matin. A cinq heures, la première aube du jour nous vit défiler à cheval du côté de Bethléem, le drogman en tête avec son domestique Georges, puis Alfred Vincent et moi-même, et, pour clore la marche, deux Bédouins qui nous servaient d'escorte. C'est un marché fait avec les tribus nomades qui infestent ce bord du désert.